

Traversées identitaires dans les littératures francophones malgache et martiniquaise postmodernes

Juliana Lovatiana

► **To cite this version:**

Juliana Lovatiana. Traversées identitaires dans les littératures francophones malgache et martiniquaise postmodernes. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2013, Interculturalité et dynamique identitaires dans les îles de l'océan Indien, pp.115–131. hal-02186017

HAL Id: hal-02186017

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02186017>

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traversées identitaires dans les littératures francophones malgache et martiniquaise postmodernes

JULIANA LOVATIANA
DOCTORANTE, UNIVERSITÉ D'ANTSIRANANA

INTRODUCTION

Raharimanana et Confiant disent à un peuple que leur langue ne doit pas mourir. L'un est dans le personnel et l'irréversible, l'autre exhorte le vaste monde créole à ne rien rendre irréversible. Texte de sacrifice pour Raharimanana contre texte d'espoir pour Confiant car une langue qui meurt est souvent le crépuscule d'un peuple qui va disparaître. La fonction d'une langue dépasse de très loin la simple compréhension de ceux qui l'utilisent, elle a de nombreuses charges. Elle est entre autres l'espérance de vie d'un peuple, elle porte leur mémoire et leur identité. C'est la langue qui unit à jamais les nations.

L'écriture de Confiant cependant n'atteint pas la qualité de celle de Raharimanana. Il s'en rapproche parfois puisant aux mêmes sources mais ne tirant pas le même vin. Le grand maître c'est Raharimanana, à n'en pas douter. Raharimanana et Confiant sont les inventeurs d'une écriture, la leur, qui authentifie la malgachéité et l'antillanité. Raphaël Confiant et Jean-Luc Raharimanana sont des hommes épris de justice, des humanistes inlassables et universels. Ils sont témoins rares et vigilants de leur pays respectif.

Cette étude permet de découvrir et de s'appropriier l'héritage culturel de la littérature malgache et antillaise. Mais elle doit aussi donner des ouvertures sur les espaces culturels francophones malgaches et antillaises qui lui sont historiquement liés. Elle implique la mise en relation de textes littéraires et analyse des éléments d'une approche chronologique de l'héritage littéraire et culturel en faisant percevoir les liens de continuité et de ruptures entre passé et présent.

Ces textes sont écrits dans la langue personnelle et accessible. Ce sont des textes poétiques d'une beauté brute. Ils sont écrits dans la langue personnelle du meilleur Confiant et Raharimanana. Confiant parle de sa langue avec passion, tendresse, sincérité, nostalgie, amertume, dureté et réalisme, comme à son habitude. Raharimanana en parle aussi avec espoir, comme à son aise d'un message de désespérance et la supplique d'un sursaut. Derrière l'exercice, Confiant et Raharimanana se mettent à nu.

ESPACE IMAGINAIRE MAGNIFIÉ

Les critères de Papa Samba Diop montrent les différentes conceptions de l'écrit et de l'oral. L'influence intertextuelle de deux écritures s'organise d'une manière à faire apparaître que le temps de l'écriture est très comparable au temps de l'histoire racontée. En effet, chaque chapitre indique l'identité du narrateur qui s'exprime toujours à la première personne du singulier.

Les travaux de Genette¹ dégagent les caractéristiques propres à cette forme romanesque, dans ce cas, l'acte de l'énonciation textuelle informe l'écrit, en créant un tiers espace à partir duquel se façonne le pacte ambivalent de l'interprétation textuelle.

Le sujet de l'énonciation se tisse un espace de création textuelle oralisée, lieu de libération de la parole, lieu de scission du sujet énonciateur, mais aussi lieu d'enrichissement de l'écrit au contact avec l'oral (Genette, 1992 p. 113).

Ce faisant, il n'est pas un seul de leurs romans dont l'action se passe dans leur pays natal. De nombreux personnages éprouvent les tourments d'un « exil » au pays d'enfance. Les lancements du personnage narrateur de *Nour, 1947* rappellent ceux du nègre-marron Julien Thémistocle dans *Eau de café* : il mesure le temps et la distance qui le sépare de l'Afrique, terre natale : « *Nan Djinenlwen... nan Djinenlwen...* » (L'Afrique est loin) (p. 230). Son exil le conduit non seulement à s'interroger sur la société contemporaine et celle d'où il vient, mais également sur ses propres valeurs.

On remarquera que Zatovo n'est pas un être statique, autobaptisé un être maudit, il est le dieu avorté de l'univers maternel, le dieu banni de son monde, et évoque un lieu imaginaire, un lieu de création : « Une autre terre. Une autre île. *Ambaby...* » (*Nour, 1947*, p. 43).

L'île, dans *Eau de café*, ce petit bout de terre au milieu de la mer, semble être un lieu isolé, clos et devient une prison car la mer est partout, tout autour de Grand-Anse. Dès lors, on comprend cette haine ancestrale de la mer, « cette mer qu'on nous enseignait à haïr dès que nous avons cessé de téter le sein maternel » (p. 30), et cette île-sanctuaire rappelle le village de Grand-Anse où les figures principales sont celles de femmes (Antilia ou Eau de café) sous l'apparence d'une déesse aquatique (p. 77).

Le thème de l'île se dessine à travers la vision problématique de la mer maudite à laquelle on tourne le dos, et la perspective du narrateur renferme une de ses descriptions de la nature :

¹ Gérard Genette, *Palimpsestes, La littérature au second degré*. Paris, Seuil, 1992, p. 110-113.

Hier, j'ai pu enfin hasarder quelques pas sur la plage noire de Grand-Anse [...] Elle feint de se renfrogner et de s'assouplir sous l'effet d'un peigne divin. Tu vois l'écume saupoudrer de vastes quartiers d'eau bleuâtre. Les raisiniers de La Crabière se redressent en un régiment sublime de garde-côtes à cheval. De très antiques passions semblent être sur le point d'embraser le promontoire mais, menterie, foutre ! C'est la mer qui se réveille, s'enfle la panse et retombe à fracras redoublés sur sa propre masse. Mer de Grand-Anse. Mer de janvier jaune d'une rancune jamais apaisée. Mer de carême taraudante, interminable (p. 53).

Les images exotiques sont détournées : une plage noire et une mer jaune. La mer elle-même n'est jamais réellement décrite : elle subit des comparaisons (« comme sous l'effet d'un peigne »), des métamorphoses (elle se redresse « en un régiment sublime »), une personnification (elle « se réveille, s'enfle la panse »). Ici, un vocabulaire précis de la végétation antillaise (« les raisiniers »), ainsi que des néologismes (« menterie ») et des proverbes (« mer de carême, taraudante, interminable ») à consonance créole, ancrent cette description dans l'univers caraïbe.

Paradoxalement, cette abondance d'images insulaires forme une passerelle au monde imaginaire magnifié chez Raharimanana. L'espace dans lequel évolue Ambahy est clos : lieu de refuge et des regrets. Le narrateur quitte la Grande Île – qui est pourtant le lieu du présent – pour se plonger dans l'îlot afin d'y conter l'histoire d'un amour obsessionnel. Son parcours retrace une histoire d'une terre sacralisée, presque interdite, où tout dieu est impuissant.

Mais une fuite est aussi une forme de refus, par le jeu des va-et-vient, les repères s'effacent et disparaissent au fil d'une écriture qui remonte le temps, et s'attache au large de l'espace malgache. C'est ainsi que Zatovo s'exile à Ambahy pour pouvoir défier les limites et la structure de la société :

Île d'Ambahy que tous ont abandonné au profit de la Grande Île. [...] Entends les crissements de mes pas, j'ai quitté la Grande Île pour cet îlot sans dieux... (p. 15-16).

Nuit sur l'île sans dieux. Regard sur cette terre en ruine : blanche poussière du rivage et éclat d'ébène... (*Nour*, 1947, p. 134).

Certes, la lecture de ces passages montre des revirements d'écriture de l'oralité pour reconstruire textuellement un être au monde dans l'espace romanesque². Les représentations idylliques sont contournées : l'île abandonnée est

² Yolaine Parisot, « Le monde caraïbe : diversité linguistique et diasporas. Le moi féminin, une particularité de la littérature des Caraïbes », in *Notre Librairie, Revue des Littératures d'Afrique*,

inhabitée. L'impuissance des dieux se métamorphose en sa présence. En ce sens, Raharimanana s'est débarrassé du sentiment traditionnel prêté à l'insulaire pour envisager l'île comme une réduction du monde.

De ce fait, l'image de *Nour*, 1947 est ornée de personnification des éléments de la nature animalisée et enragée. Une fois de plus, ces images sont accentuées par l'amplification de perturbations d'un espace autrefois paradisiaque, qui perd son état originel et naturel :

La pluie devient tornade, inonde, emporte. Nul chant d'oiseau. Nul cri d'homme. [...] Vacarme effroyable de la nature qui se déchaîne. Rumeur des flots plaintifs. Colère d'une eau bannie du firmament (p. 196-197).

Marquée par tout ce capital d'antipathie, la terre natale ne pouvait être qu'une antithèse du paradis tant désiré, de l'Ailleurs fantasmé. Un intertexte constant et révélateur habite cette île vêtue de mots, cette île texte qui se veut recommencement de terre natale, à la fois sainte et maudite.

CRI DE LA CRÉOLITÉ ET DE LA MALGACHÉITÉ

Toutefois, dans des attaques trop avant-gardistes, la critique de la négritude dans leurs romans reste plus ou moins marquée sur cette exigence de tourner le dos à l'Afrique. L'idéologie coloriste produit toutes sortes d'étagements, et au bas de l'échelle, les catégories du nègre (créole) et de l'Africain se font face. Malgré l'antipathie qu'inspirent les congénères débarqués après l'abolition, l'Afrique est donc le pays décrié des nègres créoles. Chez Confiant, ces derniers portent leurs patronymes africains comme autant de marques de déception ou de honte (*Le Nègre et l'Amiral*, p. 67), d'infamie ou des cacas de chien (p. 159) : békés, coolies, syro-libanais, mulâtres, chabins, câpres ou nègres noirs. Contrairement aux prénoms féeriques, quelle idée de s'appeler N'Songo, Maseмба (*EC*, p. 263), N'Zounda (*NA*, p. 333) ? Dans la société rurale martiniquaise d'après l'abolition, l'appellation de « nègre-Guinée » ou « nègre-Congo » était une insulte (*NA*, p. 43) et les derniers venus d'Afrique baptisés ainsi occupent le bas de l'échelle sociale.

Ces exemples, parmi tant d'autres, montrent combien ces découpages se révèlent désormais inutiles car il suffit de prendre un roman antillais, africain ou des Mascareignes, pour entendre un ton et un langage nouveau, d'une grande audace motivée par une approche commune³.

des Caraïbes et de l'océan Indien : « *Caraïbes : un monde à partager* », Paris, adpf/Notre Librairie, n°168, janvier-mars 2008, p. 206.

³ Lise Gauvin, *L'Écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, 1997, p. 5.

Les souvenirs du narrateur omniscient du *Nègre et l'Amiral* sont une illustration des composantes raciales et culturelles martiniquaises (p. 334). Visible-ment, la noirceur était un péché mortel, comme le dit la comparaison en créole : *nwèkonon péché moutel* (p. 70-91).

Le contre-idéal social était le nègre trop noir⁴ ou nègre bleu ; lors d'un jeu de dés où un nègre a eu le courage de se présenter, on voit Richard-le-Docker s'emporter : « [...] Il nous a tous couillonnés, le bougre ! Ce nègre-gros-sirop du Marigot vêtu de noir : pantalon noir, gilet noir, veste noire et chapeau melon noir » (p. 39).

Parallèlement, l'analyse que donne Confiant des différentes dénominations des types raciaux intermédiaires (mulâtres, chabins, câpres, etc.) révèle le préjugé de couleur de cette société en 1990. L'échange est édifiant entre Amédée Mauville et le Soudanais Diouba (étudiant à Paris). Ce dernier fait au Martiniquais le procès de l'hybridation et du déficit d'africanité, vantant au passage le caractère éternel de son Afrique. La réponse du mulâtre est percutante : « Tes gosses avec ta femme blanche, ils seront encore Africains, tu crois ? » (p. 197).

Dans ce roman, la catégorie des mulâtres (métis) et des békés⁵ se place en classe ascendante dans certains passages. Formellement, Rigobert – nègre, noir, pauvre, illettré – est l'archétype d'une condition sociale qu'ils haïssent (p. 204). Robert discute avec le béké local Du Berry, il est affublé de cette maîtresse martiniquaise que la rumeur lui attribuait ; pourtant, la raison ne lui est permise que par le regard du personnage central d'Amédée Mauville, au chapitre 14 du quatrième cercle. L'amiral Robert équilibre les voies positives pour parfaire l'image de De Gaulle (p. 148).

Avec un certain humour, Confiant critique les békés à travers le personnage d'Helmut, amant allemand de la femme de son hôte, jusqu'à cet épisode fatal où après avoir résisté à l'image de la servante noire, « une véritable tentation satanique qu'il s'efforçait de repousser avec un héroïsme admirable » (p. 181), il s'entend dire par sa maîtresse béké : « Je ne vous rejoindrai pas ce soir, monsieur. Vous puez la négresse ! Bonsoir » (p. 186).

Toutefois, Confiant ne se contente pas d'imaginer les blancs, il les grossit jusqu'à en faire quelquefois l'élément essentiel du roman, de dire le propos direct des passages censurés : les rapports racistes, la veulerie du pouvoir, le dérisoire du populaire. D'ailleurs, il donne toute la mesure de cette contradiction de l'époque et de la société antillaise.

⁴ Cf. Raphaël Confiant, *L'Allée des soupirs*, Paris, Grasset, 1994, p. 330-331. Pour une scène similaire dénotant le mépris de soi.

⁵ Personne de phénotype blanc (Blanc martiniquais/Blanc créole) née aux Antilles françaises ; (en particulier) grand propriétaire de plantations ou d'usines, descendant des Français installés aux Antilles depuis l'époque coloniale.

Dans sa description, il fait éclater le reflet de la société antillaise rebelle, déchirée, en lui permettant d'écrire d'un ton moqueur :

Telle est notre guerre. Un paquet de craintes infondées, pour un peu de pain ou une poignée de gros sel, les mesquineries tatillonnes des sbires de l'amiral Robert à peine égayées par des militaires quasi quotidiens, les appels à la révolte contre le pouvoir vichyste et, en final de compte, le plat étalement des jours (*NA*, p. 164-165).

Sans forcer la métaphore, on remarque que l'absent est De Gaulle, et le visible, Robert ; or « tout deux relèvent de la France éternelle » (p. 267) souligne-t-il plus loin.

De son côté, Raharimanana distingue cette querelle épidermique et culturelle afin de restituer l'éventail des préjugés contre le nègre en général, et l'Africain en particulier. Notamment, il explore la difficile construction d'une identité propre de la diaspora noire du fait de leur idéalisation de l'Afrique ancienne et contemporaine pour constituer un obstacle à l'affirmation de leur personnalité et à leur intégration dans la communauté.

Le terme « noir » apparaît clairement dans *Nour, 1947*, lors d'un échange d'affronts entre Rueff et soldats indigènes car c'était l'insulte préférée des colons à l'endroit de « soldat ! Serpillière... Noir, nègre, sauvage, primitif ou plumitif » (p. 145-146). Ensuite, il évoque le tempérament sanguinaire du noir mû d'une volonté d'« embellir » son image par une propension à la cruauté :

Les lèvres de Nour sont noires et sa peau s'affine de jour en jour, d'heure en heure... Nour, esclave. « *Mainty* », noir, un être sans importance, sans terre de son vivant, sans tombeau où se reposer après sa mort (p. 30 et 77).

Dans ses romans, Raharimanana met en scène des personnages qui évoquent les souffrances atroces de leurs ancêtres sous le joug de la servitude, ainsi que les leurs au sein de la société malgache contemporaine. Ses visions de l'Afrique sont absolument représentatives du rapport douloureux qu'entretiennent les Malgaches avec le continent noir (2005, p. 102). Quand le texte construit et déconstruit, la sensualité trouve son expression dans l'association des « vagues » et des « sables » :

Les vagues et les sables se lécheront jusqu'à rugir et crisser de plaisir. La marée montera inexorablement, se gonflera comme un sexe affolé. Le déhanchement de la danse toujours à creuser une blessure dans les reins de cette terre (*NI947*, p. 17-18).

Certes, deux images se superposent : l'une, cette levée des tabous d'un souci de véricité et l'autre se livre à ce que désigne le verbe « se lécher » faisant écho au verbe « coquer » (ces coqueries sont toujours évoquées avec allégresse d'excès toute tropicale en particulier dans *Le Nègre et l'Amiral* de Raphaël Confiant).

Les autres images de ce même type sont traduites au glossaire par le neutre « faire l'amour » : la métaphore filée de cette expression oblige à comprendre le balancement et le mouvement de la mer en « marée haute » comme acte sexuel d'où « le déhanchement de la danse ».

Conjointement, chez Confiant, ces coquetages trouvent leur apparence amplement sexuelle et physique dans la scène de l'érection infinie d'Alcide Nestorin qui « use plusieurs prostituées et se mit à coquer une différente chaque soir » (NA, p. 44-46), sans oublier « la fornication tarifée de Philomène et d'Amédée qui la coquait sans arrêt comme s'il avait hâte de rattraper le temps des années d'abstinence » (p. 107-108).

Pour évoquer la sexualité, l'auteur choisit le mélioratif et dans son élan succombe à la contradiction des formes inadéquates où la masturbation obsédante de Rigobert rappelle ses exagérations comiques :

Tout allongé, se réveillant le matin avec les seins de Marlène Dietrich sous le nez, il se branlait devant l'une d'elles et les jets de sperme qu'il déchargeait dessinaient des sortes d'astres couleur opale sur le plancher qu'il ne balayait qu'une fois l'an (p. 13-14).

Les deux auteurs font usage d'un français imprégné de langue maternelle pour aboutir à une espèce de français folklorique et régionaliste, afin de préserver et de récupérer toute la rhétorique de celle-ci à travers un matériau linguistique français.

Le malgache peut, par exemple, faire passer librement un élément lexical d'une fonction discursive (nominale) à une autre (verbale) avec ou sans utilisation de morphèmes dérivationnels. Ainsi, *Nour*, 1947 ressasse : « souvenance » pour « se souvenir » (p. 78), « sagaya » pour « torturer » (p. 141 et 184), « réquisitionnaient » pour « mouvementer » (p. 185), « tuages » pour « tueries » (p. 141 et 144) ; *Le Nègre et l'Amiral* évoque des créolismes lexicaux : « belleté » (p. 46-49), « amicalité » (p. 69), « bourriquer » (p. 310), « coquer » (p. 44-46 et 107-108), « doucine » (p. 164).

Leur écriture entre en synergie pour mettre au jour cette quête d'identité homogène plutôt dans sa multitude plurielle et mouvante. En d'autres termes, leur univers romanesque ressasse ce comportement outrancier, marginal et moqueur dans des récits enchâssés ou emboîtés.

TÉMOIGNER DE LA PERTE D'UNE MARÂTRE

On trouvera une mise au point intéressante sur la question d'espace géographique et littéraire dans le dernier chapitre de l'ouvrage de Pascale Casanova. À ce sujet, Raharimanana et Confiant reviennent à des problématiques historiques respectives en faisant de l'Afrique une « marâtre », une indigne mère rejetant ses propres enfants, vendus aux négriers congénères.

Leur souci n'est pas de nier la part d'africanité de leur peuplement ni de leur culture distinctive, plutôt à un assainissement de leurs relations entre Africains. Alors, comment s'y prennent-ils s'il y a peu de traces d'un rapport sain avec l'Afrique ?

Si les Africains déportés étaient des migrants nus, en fin de compte, l'héritage de l'Afrique-mère est immatériel⁶ car l'esclave africain déporté connaît ainsi la perte de repères anciens. Il faudra tenir compte de leur investigation esthétique au-delà de l'écrivain qui recueille la tradition orale au profit du marqueur de paroles de Patrick Chamoiseau.

Aussi, dans son travail de linguiste⁷, il résout cette dernière difficulté par le passage à la créolité, où la langue créole est recréée tout autant que la langue française, selon lui « créolisée » (Confiant, in Chamoiseau/Confiant, 1999, p. 413). Également, un jeu intertextuel s'opère par l'anonymat et le refus de l'identité :

Quand Rigobert les descendait en sautillant malhabilement, on pouvait être certain qu'il injurait le Bondieu et sa propre mère de l'avoir conçu nègre (p. 9).

En niant cette création, le personnage complexe de *Nour, 1947, Zatovo*, un dieu qui s'est créé lui-même affirme ne pas avoir été créé ni par l'homme – la femme –, ni par les dieux, renie sa mère :

Je suis la bête qui sort des entrailles de l'océan. Je suis celui qui gifle de ses nerfs toute progéniture de révolte, qui éclabousse de sa bile toute source de rébellion... Je vomirai en ma mère toute l'eau qui m'a formé. [...] Je suis l'enfant que craignent les dieux, je suis l'enfant qui meurtrit sa mère, l'enfant des émeutes et des rébellions... (p. 54-55).

⁶ Edouard Glissant, *Le Discours antillais*, p. 66. Cité par Raphaël Confiant, in Ralph Ludwig, 1994, *op. cit.*, p. 171.

⁷ Raphaël Confiant, *Kréyòl palé, kréyòlmatjé... Analyse des significations attachées aux aspects littéraires, linguistiques et socio-historiques de l'écrit créolophone de 1750 à 1995 aux Petites Antilles, en Guyane et en Haïti*, Thèse de doctorat, Université des Antilles et de la Guyane, Presses Universitaires du Septentrion, 2002, p. 737.

LANGUES D'ÉCRITURES : CHOIX LINGUISTICO-ESTHÉTIQUES CONFLICTUELS

Rapport de l'écrivain au français et à la culture d'origine

Comment ces voix « mineures » cherchent-elles à légitimer leurs identités singulières dans un espace qui leur impose une règle identitaire préétablie ? Tous deux cherchent à résoudre la question de la langue, vers le pôle africain majoré ou minoré, dans la marginalité mais sous diverses formes de rupture des procédés rhétorique.

Cet « *entre-deux-langues, entre-deux-cultures* » fait de l'écrivain linguiste entre-deux-niveaux de sa langue⁸ : Raharimanana est marqué par cet « entre-deux » du langage de *Nour, 1947* qui lui vaut pertes et gains en même temps car toute sa quête se place entre l'origine perdue et la fin qui lui échappe (p. 103-104). Confiant renie le tropisme africain et soutient l'universalité de l'identité créole (1989, p. 27). Les écrivains, dans l'exercice créatif entre les deux langues, détournent les codes linguistiques ; c'est ainsi que Jean-Marc Moura, établissant la théorie postcoloniale, affirme :

Construisant son propre contexte d'énonciation, l'œuvre doit récuser, au moins pour partie, les modèles dominants issus de la métropole et contribuer, par conséquent, à la création d'un champ littéraire nouveau [...] (Moura, 1999, p. 44).

Mais cela a posé très vite un dilemme à ces écrivains : le succès de l'assimilation de la langue d'accueil ne porte-t-il pas le risque de l'aliénation ? Pour Raphaël Confiat, « le français est certes grandiose, mais il y a quelque doucine dans le créole⁹ ». Certes, le contact ne doit pas faire l'objet de rupture : il ne s'agit pas de s'identifier plutôt de se faire autre en restant soi-même dans la disparité et la diversité. Un « exilé du langage » est soit un « écrivain francophone » soit un écrivain de nationalité malgache ou antillaise d'« expression française ». Mais la mention d'un adjectif renvoyant à une nation joue le « double jeu » de l'écrivain et on insiste peu sur le sens patrimonial, nationaliste et identitaire de l'adjectif vu la théorie de Michel Beniamino¹⁰ sur une catégorisation de concept si controversé de *littératures francophones* :

⁸ Jean-Luc Raharimanana, « Dires et détours. La part de la perte », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud* : « *Langues, langages, inventions* », Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, juillet-septembre 2005, p. 102.

⁹ Confiat, in Ralph Ludwig, 1994, *op. cit.*, p. 176-178.

¹⁰ Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris : L'Harmattan, 1999.

- Les *situations de créolisation*, caractérisées par « l'existence d'un univers symbolique auquel ont participé et/ou participent des littératures écrites dans des langues différentes ».
- Les *situations de colonisation*, caractérisées par « l'existence de deux (ou plusieurs) univers symboliques auxquels ont participé et/ou participent des littératures écrites dans des langues différentes ».
- Les *situations du « rayonnement culturel »* : qui s'inscrivent dans un *continuum* « des situations où l'on a un *dispositif littéraire* francophone conduisant des écrivains à adopter individuellement le français comme langue de création » (Beniamino, 1999, p. 310-312).

Ecrire l'exil, c'est alors refuser la fixation de l'être dans un état imposé et c'est surtout rester en mouvement, c'est ne jamais s'ancrer au centre des frontières imposées par les forces dominantes. Ces frontières sont bien réelles, mais le jeu de la langue et le travail de l'écriture permettent de réaliser la cohérence d'un ensemble disparate et harmonieux de ces littératures comme un espace unique.

Car toutes sont francophones¹¹, en une multitude de points de rencontres. Nous n'écartons donc pas la notion de frontière sans laquelle il ne semble pas possible d'observer les variations de contact : comme il a été constaté, vouloir penser une mobilité suppose la prise en compte, a priori, de balises, de repères (géographie, histoire, culture, langue), chacun de ces repères façonnant un imaginaire et un langage propre à son temps, à sa géographie. La francophonie littéraire est en perpétuelle réinvention et reproduction, dans la mesure où elle s'élargit sans cesse, non pas sans limites de frontières, mais au contraire, au contact de celles-ci, en les ouvrant parfois illégalement, en les repoussant, en les déplaçant sans cesse, contribuant ainsi à la prolifération de ses possibilités d'écritures.

Pour répondre aux questions relatives aux littératures francophones et aux théories postcoloniales, Jean-Marc Moura précise que la francophonie peut être considérée comme un espace virtuel situé à l'intersection de plusieurs espaces particuliers pour prétendre à une certaine homogénéité mise en évidence par cette théorisation¹². Emettons l'hypothèse que la théorie postcoloniale n'aperçoit effectivement que l'un des espaces (littéraires) particuliers de la francophonie. Ensemble vaste, hétérogène, ce dernier semble pouvoir trouver d'autres formes d'homogénéité par le biais de lectures autres que celles dites postcoloniales.

¹¹ La littérature qui s'écrit en français en dehors de la France métropolitaine créée par le milieu parisien pour la réduire à une littérature périphérique ou mineure, surgie des décombres de l'empire colonial. Elle donne à lire, comme en témoigne la composition de notre corpus, des écritures hétérogènes s'articulant toutes autour d'un outil langagier commun, le français.

¹² Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 9.

Certes, le tournant historique colonial est conflictuel par l'expansion de langues, de cultures et d'imaginaires en territoires dominés pour contribuer à faire du colonialisme une expérience marquante. De plus, l'héritage théorique paraît s'inverser à son tour aujourd'hui et penser autrement chacune des homogénéités possibles de la francophonie¹³. À titre d'exemple, se référant aux travaux de Beniamino sur les modalités d'étude du postcolonialisme francophone, Jean-Marc Moura poursuit son propos et suggère de s'appuyer, en un mouvement unique, sur les trois principaux modèles d'analyse relevés par ce dernier, à savoir :

- les modèles *nationaux ou régionaux* [qui] envisagent les œuvres comme l'expression d'une nation ou d'une région [...] ;
- les modèles *fondés sur la race* sous la notion de « littérature nègre » ;
- les modèles *comparatifs* et les modèles *larges* : fondés sur des éléments partagés par toutes ou la plupart des littératures postcoloniales¹⁴.

En somme, la réflexion postcoloniale est l'un des modes possible d'observation des francophonies, mais peut-être pas le seul. Qu'en est-il alors pour notre corpus ? Jean-Luc Raharimanana et Raphaël Confiant sont-ils des auteurs susceptibles d'inscrire leurs œuvres dans la perspective d'une réflexion postcoloniale ou tournée vers des perspectives littéraires autres ?

Dans cette optique, il paraît nécessaire de ne pas se réduire à une méthode d'analyse basée uniquement sur les modèles « nationaux ou régionaux », au risque de passer outre par exemple des possibilités de rencontres et de croisements (thématiques, etc.), mais d'appliquer parallèlement l'ensemble des méthodes, car « chacun des modèles peut être utile, au moins dans certains de ses éléments, pour l'abord des littératures francophones » (p. 37).

Le métissage implique une transformation du français pour devenir lui-même étranger au contact des « *frontières génériques* »¹⁵. Si le métissage linguistique dans le roman peut parfois paraître nécessaire, on peut cependant constater chez Raharimanana¹⁶ que des motifs, des personnages, des situations, des thèmes se retrouvent d'un chapitre à l'autre, instituant une continuité romanesque au sein d'une discontinuité textuelle.

¹³ L'espace francophone « situé à l'intersection de plusieurs espaces particuliers », ne pourrait-il pas lui-même faire se rencontrer en son sein d'autres « espaces particuliers » ? Ce sont ces possibles « espaces particuliers » internes que nous désignons par « des homogénéités possibles ».

¹⁴ Jean-Marc Moura, 1999, *op. cit.*, p. 36-37.

¹⁵ Jean-Louis Robert, *À l'angle malang*. Saint-Denis, Éditions Grand Océan, 2004. Cité par Norbert Dodille, « Métamorphoses du français. Métissages linguistiques dans l'océan Indien », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud* : « *Langues, langages, inventions* », Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, juillet-septembre 2005, p. 28.

¹⁶ Raharimanana, *L'Arbre anthropophage*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld, 2004, p. 16. Cité par Norbert Dodille, « Métamorphoses du français. Métissages linguistiques dans l'océan Indien », *ibid.*

Ma langue d'écriture ne peut rendre compte de la légende de ces mille collines. Il me faut alors prendre des détours, tordre cette langue différente de la mienne (Raharimanana, in Norbert Dodille, 2005, *op. cit.*, p. 28).

Alors, qu'ont fait les écrivains face à cette difficulté ? Confiant a quand même choisi de s'exprimer dans un français créolisé, Raharimanana dans un français pilipilisé : le métissage des langues est leur solution. Cette vision d'un français hybride, non conforme au bon usage traditionnel, s'inscrit aujourd'hui dans l'idée d'une écriture métissée (Confiant, in Confiant/Ludwig/Pouillet, 2001).

La textualité mythique permet une problématisation de l'identité de l'écriture africaine. Pour cela, Papa Samba Diop distingue l'identité langagière et stylistique dans son ouvrage théorique *Littératures francophones : Langues et Styles* (2001). En confrontant les deux notions théoriques, la technique de Confiant ne va pas sans rappeler celle de Raharimanana par l'utilisation d'un langage carnavalesque et de jeux de mots.

Même s'ils évoluent dans des hémisphères différents, les deux nouveaux romanciers concernés suivent des parcours souvent parallèles qui les mènent au-delà de l'apparence des critiques contemporaines. C'est ainsi que notre corpus, par exemple, paraît apporter un élément de réponse aux interrogations de réinventions de forme de roman soulevées par Robbe-Grillet¹⁷. Cette production littéraire francophone tendrait donc à rendre compte que le livre est libre, c'est-à-dire l'expression d'un langage se renouvelant et inventant incessamment ses propres formes, ses propres normes, alors cette « solution » pourrait ne pas être aussi radicale. De fait un « renouveau » de fond – donc de formes – semble avoir vu le jour concernant la Martinique et Madagascar.

Il s'agit donc bien de tenir compte des expériences passées, d'utiliser les outils élaborés par les théories postcoloniales (outils présentant entre autres avantages, comme le souligne Jean-Marc Moura, de « prétendre à une certaine homogénéité »), et de considérer l'ensemble d'études comme un corpus explicitement francophone, hérité non plus du colonialisme, mais du post-colonialisme, se situant ainsi à la suite du postcolonialisme, et non pas exclusivement dans une perspective postcoloniale.

Il s'agira donc, par une lecture croisée, large et ouverte des œuvres du corpus, d'y relever les points de rencontres (les ponts), afin de rendre compte de l'une des formes d'homogénéité possible de la francophonie littéraire (celle liée à la thématique des ruptures contemporaines), tout en relevant et sauvegardant les particularités propres à chacun des imaginaires interrogés (leurs brèches, leurs plis).

¹⁷ Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*. Paris, Minuit, (1961) 2006, p. 11 et 16.

Sa narration émaillée de créolismes lexicaux (« méprisasion », « belletéBelleté (NA, p. 46-49) », « amicalité », « heureuseté », « doucine » ou « fifine » pour la pluie fine), témoignent d'un projet original de « bouturer » l'oralité créole sur la littérature française.

Il est une figure incontournable de la littérature antillaise contemporaine, même si, dans son île, l'écrivain-militant a du mal à faire passer ses idées. La classe moyenne martiniquaise n'a pas oublié son brûlot contre Aimé Césaire, une traversée paradoxale dans le siècle (1993), dans lequel Confiant accusait le père de la négritude et l'artisan de la départementalisation de la Martinique d'avoir gravement compromis l'avenir de son peuple.

L'idée de la créolité n'a pas trouvé non plus d'échos enthousiastes parmi la bourgeoisie locale, qui lui préfère la francité ; par la suite, Confiant traitait les Martiniquais de « sous-merde ». Le fossé s'est élargi au cours des années, condamnant le romancier à un exil intérieur qui ne l'empêche pas d'être toujours un conteur truculent et inventif.

Le processus d'écriture de nos deux nouveaux romanciers transgresse les codes usuels en particulier par le recours aux mots crus. Leur écriture s'annonce complexe dans des récits enchâssés ou récits emboîtés. Cette étude permet aux lecteurs de montrer son aptitude à comprendre ces textes qui ne peuvent être compris que si leurs thèmes leur sont en quelque sorte familiers.

Difficile question de la langue d'écriture

L'écriture de rupture engendre une série de postures parfois contradictoires. Les écrivains de la migritude¹⁸ vont donc rechercher leur légitimité littéraire en se désengageant simultanément de la culture d'origine et d'accueil, en vue d'inscrire leur démarche dans un nouvel espace identitaire (Afrique(s)-sur-Seine)¹⁹ à équidistance entre l'africanité et la francité, dont « les frontières font éclater les cadres ordinaires »²⁰.

Odile Cazenave limite sa critique au roman de la nouvelle génération d'écrivains africains installés en France, particulièrement à Paris et dans sa banlieue. Ces écrivains rompent avec les catégories de leurs prédécesseurs de la période

¹⁸ Ce néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains. Ce statut semble avoir désinhibé les écrivains par rapport aux questions d'appartenance mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs qui ont délaissé leur pays natal au profit de Paris.

Tiré de Jacques Chevrier, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de "migritude" », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Identités littéraires »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°155-156, juillet- décembre 2004, p. 85-86.

¹⁹ Odile Cazenave, *Afrique sur Seine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2003, p. 316.

²⁰ Jacques Chevrier, 2004, *op. cit.*, p. 85.

coloniale, avec celles de leurs collègues vivant en Afrique, pour contribuer à la formation d'une nouvelle littérature de la diaspora, d'une nouvelle « écriture de soi » marquée par un « pacte d'individualisme » et le rejet catégorique de tout agenda collectif, de toute idée d'engagement ou de mission.

Une nouvelle littérature ni africaine ni française, qui elle-même est loin d'être homogène, ni un mouvement littéraire, contrairement à la Négritude, et dont l'auteur s'attache à dégager l'évolution, les traits caractéristiques et les nuances (Guy Ossito Midiohouan, in Jacques Chevrier, 2004, *op. cit.*, p. 90).

Les deux romanciers reflétèrent dans leurs œuvres de fiction la poétique de l'oralité pour une reconstruction de l'écriture comme des lieux d'exploration qui entrent en synergie. Cette étude se penchera ici sur l'écriture de la créolité de Confiant, rénovant ainsi, après une longue phase de réflexion, l'écriture romanesque en créole, écriture qu'il avait privilégiée auparavant²¹.

Il s'agit de se servir d'un français profondément imprégné par la langue créole et non d'un français standard, incorporant éventuellement quelques passages créoles, c'est-à-dire un intertexte modéré.

La malgachéité de Raharimanana cherche à préserver la langue maternelle malgache et ses variantes.

Pascale Casanova écrit, à ce propos :

La traduction est la grande instance de consécration spécifique de l'univers littéraire. Méconnue comme telle du fait de son apparente neutralité, elle est pourtant la voie d'accès principale à l'univers littéraire pour tous les écrivains excentriques : elle est une forme de reconnaissance littéraire et non un simple échange de langue...²²

En ce sens, ils caractérisent leur attitude par rapport au français en ces termes :

Nous n'avons plus peur [...] d'habiter la langue française de manière créole ; non pas de la décorer avec des petits mots créoles pour créer une espèce de français folklorique et régionaliste. Il s'agit de récupérer toute la rhétorique de la langue créole et d'essayer de la greffer à travers un matériau linguistique français (Confiant, in Chamoiseau/Confiant, 1999, p. 14).

²¹ Le premier roman en français de Raphaël Confiant est en fait *Eau de Café*. Publié tardivement en 1991, le manuscrit a cependant été achevé dès 1984. Confiant, ne voulant pas « trahir » l'écriture en créole à ce moment-là, a finalement été poussé à la publication, notamment par Patrick Chamoiseau.

²² Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999, p. 188.

Le malgache peut, par exemple, faire passer librement un élément lexical d'une fonction discursive (par exemple nominale) à une autre (par exemple verbale), et ceci sans ou avec utilisation de morphèmes dérivationnels. Ainsi, toujours dans cette première page, nous avons « souvenance » pour « se souvenir » (p. 78), « sagaya » pour « torturer » (p. 141 et 184), « réquisitionnaient » pour « mouvementaient » (p. 185), « tuages » pour « tueries » (p. 141 et 144).

La grammaire du créole est cependant bien différente de celle du français. Le créole a une morphologie réduite et ne possède que peu de suffixes. Cette forme essentiellement orale du français tire ses particularités des interférences phoniques, lexicales, grammaticales et idiomatiques avec le créole. Il s'agit donc de l'oralité typique : c'est l'effacement des séparations entre français antillais, français scriptural traditionnel et créole. Effectivement, la frontière entre créole et français s'affaiblit, telle est l'opinion de Confiant aujourd'hui, et l'idée d'un français antillanisé a fini par s'imposer ce n'était pas le cas en 1986-88²³. En même temps, il se donne la peine de rectifier des inconséquences langagières d'où son travail de linguiste²⁴.

CONCLUSION

Ecrire en langue créole unifie la littérature antillaise, c'est le moyen le plus simple d'englober la diversité des Antilles, son originalité et son indépendance littéraire. Confiant mêle savamment cet étal de mots, expressions créoles, néologismes, traductions littérales, vieux français, français moderne, créole avec de la poésie et la tendresse antillaise dans son écriture. Il l'enrichit de l'âme antillaise et de son histoire méconnue et de la philosophie, du moins une réflexion sur l'homme, sur la condition humaine. Et tout cela se passait dans un pays inconnu, son pays, la Martinique qu'il fait découvrir. Bref, Raphaël Confiant écrit un chef d'œuvre de la littérature française, sans se considérer comme un écrivain mais plutôt comme un artiste.

Le cas de Jean-Luc Raharimanana est différent ; il est avant tout et strictement malgache, ses opinions politiques l'attestent. Il n'a pas de combat notoire autrement que pour son pays dont il doit être le meilleur gardien, le

²³ Raphaël Confiant, Ralph Ludwig et Hector Poulet, « Débat : Créolité, métissage et hybridation – quelques questions d'actualité », in Véronique Porra, et János Riesz (éds.), *Actes de la journée de réflexion Enseigner les littératures francophones*. Bayreuth : BayreutherFrankophoneStudien, 2001.

²⁴ Raphaël Confiant, *Kréyòl palé, kréyòlmatjé... Analyse des significations attachées aux aspects littéraires, linguistiques et socio-historiques de l'écrit créolophone de 1750 à 1995 aux Petites Antilles, en Guyane et en Haïti*, Thèse de doctorat, université des Antilles et de la Guyane, Presses Universitaires du Septentrion, 2002, p. 737.

meilleur guide. Il faut aller chercher dans ses souvenirs d'enfance son attachement profond à son pays, une intimité rarement évoquée, le viol subi par l'usage obligé de la langue française et plus que d'attachement, l'amour qu'il porte à son pays d'enfance (voir *Nour*, 1947), son regard sur la Grande Ile d'aujourd'hui et celle d'hier.

Raphaël Confiant, Jean-Luc Raharimanana sont-ils respectivement artiste-sculpteur de mots ou amateur d'art oral ? Leurs textes les plus révélateurs sont leurs souvenirs d'enfance. On y lit, car ils les ont écrits, une tendresse d'enfant pour leur pays d'abord, leur famille, leurs habitudes, leurs jeux, les traditions, leurs amours innocentes, une langue qu'on leur a volé ou leur a violé, un monde d'une foulditude de petites gens ou de petites manières, qui a disparu. Il doit leur rester sans doute quelque tristesse, de vieux souvenirs, une douce et amère réflexion sur le temps qui fuit. Il demeure en eux une volonté obstinée, farouche, obsessionnelle de mémoire, beaucoup de lassitude sans doute.

En un mot, la magie des mots, leur musique, leurs couleurs, la sculpture d'une phrase, les audaces verbales sont perceptibles dans leurs œuvres. Mais ils ne sont pas français et bien loin de l'être. S'ils utilisent le français, c'est qu'ils possèdent une empreinte linguistique sans égale. Mais ce sont deux écrivains qui sont venus à la langue française, au départ sous la contrainte et finalement pour mieux se faire comprendre auprès de leurs lecteurs. Ce ne sont pas uniquement des écrivains et encore moins des écrivains français même s'ils ont acquis une maîtrise convenable de cette langue.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

CONFIAANT, R., *Le Nègre et l'Amiral*, Paris : Grasset et Fasquelle, 1988.

—, *Eau de café*, Paris : Grasset et Fasquelle, 1991.

RAHARIMANANA, J.-L., *Nour, 1947*, Paris : Le Serpent à Plumes, 2001.

—, *Za*, Paris : Editions Philippe Rey, 2008.

Critiques littéraires : ouvrages de références, collectifs, revues et articles

Ouvrages de références et collectifs

BENIAMINO, M., 1999, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris : L'Harmattan.

BERNABÉ J., CHAMOISEAU P., CONFIAANT R., 1993, *Eloge de la créolité*, Paris : Gallimard.

CASANOVA, P., 1999, *La République mondiale des Lettres*, Paris : Seuil, p. 188.

CAZENAVE, O., 2003, *Afrique sur Seine*, Paris : L'Harmattan, p. 316.

CHEVREL, Y., 2006, *La Littérature comparée*, Paris : Presses Universitaires de France.

CHAMOISEAU P., CONFIAANT R., 1999, *Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales de la littérature Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane 1635-1975*. Paris : Gallimard, p. 205.

- CHEYMOL, M. (dir.), CERQUIGLINI B. (préface), 2009, *Littératures au sud*, Paris : Éditions des Archives Contemporaines, en partenariat avec l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF).
- CONFIA NT, R., 1994, « Questions pratiques d'écriture créole », in Ralph Ludwig (éd.), *Écrire la « parole de nuit »*. *La nouvelle littérature antillaise*, Paris : Gallimard, p. 171-180.
- DIOP, P. S. (dir.), 2001, *Littératures francophones : Langues et Styles*, Paris : L'Harmattan.
- GAUVIN, L., 1997, *L'Écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris : Karthala.
- GENETTE, G., 1992, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris : Seuil.
- KUMARI R. I., HOOKOOMSING V. Y. (éds), 2001, *L'océan Indien dans les littératures francophones : pays réels, pays rêvés, pays révélés*, Paris : Karthala et les Presses de l'Université de Maurice.
- MOURA, J.-M., 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : Presses Universitaires de France.
- ROBBE-GRILLET, A., (1961) 2006, *Pour un nouveau roman*, Paris : Minuit, , p. 11/16.

Reuves et articles

- CALÌ, A. (éd.) et al., juin-juillet 2001, *Interculturel Francophonies. La littérature malgache*, Italie : Université de Lecce/Argo, Alliance Française, Revue n°01.
- CHEVRIER, J., juillet-décembre 2004, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de "migrITUDE" », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Identités littéraires »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°155-156, , p. 85-90.
- DELAS, D., juillet-septembre 2005, « Métamorphoses du français. "Le français au Sud : appropriation et créativité" », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Langues, langages, inventions »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, p. 10-15.
- DODILLE, N., juillet-septembre 2005, « Métamorphoses du français. Métissages linguistiques dans l'océan Indien », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Langues, langages, inventions »*. Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, p. 24-29.
- JOUBERT, J.-L., juin-juillet 2001, « Panorama de la littérature malgache », in *Interculturel Francophonies. La littérature malgache*. Italie : Université de Lecce/Argo, Alliance Française, Revue n°01, p. 15-19.
- MFABOUM MBIAFU, E., août 2001, « L'Imaginaire africain de Raphaël Confiant, écrivain martiniquais », in *Palabres. Rencontres Antilles/Afrique : Revue d'Études Africaines « Art, Littérature, Philosophie »* (textes réunis et présentés par Christiane Chaulet Achour), Bremen : Palabres, vol. IV, n°01, p. 97-118.
- PARISOT, Y., mars-mai 2006, « Histoire, histoires. Les écritures de soi dans la Caraïbe francophone : leçons d'histoire et ligne de vie », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Histoire, vues littéraires »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°161, p. 43-48.
- PARISOT, Y., janvier-mars 2008, « Le monde caraïbe : diversité linguistique et diasporas. Le moi féminin, une particularité de la littérature des Caraïbes », in *Notre Librairie, Revue des Littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'océan Indien : « Caraïbes : un monde à partager »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°168, p. 204-217.
- RAHARIMANANA, J.-L., juillet-septembre 2005, « Dires et détours. La part de la perte », in *Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Langues, langages, inventions »*, Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, p. 102-107.